

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 6

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LE PETIT MOUSSE

E z'affére l'ant tot parâi bin tsandzi du lè z'autro iâdzo qu'on n'étai que dâi petit bouibo moquâo et dépatolhui. Dein clli teimis que on sè crayâi qu'on trovâve lè z'einfant den lè tchou. Quand la mère allâve ào plicantâdzo, on quegnive derriâi ti lè toraillo de tchou marcelin se on vayâi pas on petit frâre ào bin onna petita chéra. Ein apri, on no desâi que l'étai dein lè cudre que lè z'einfant vagnant et que dein lè plie groche lâi avâi dâi besson.

— Mère, qu'on desâi, iô m'a-to trovâ?

— Dein onna cudra ! te le sâ prâo ! ào fond dâo courti.

— Et nion ne m'avâi jamé vu devant tè ?

— Na, nion.

— Adan, quemet a-to su que m'appelâvo Marc à Louis ?

La mère repondâi pas, no baillive on bocon de catensiâra et on peinsâve à dâi z'autro z'affére. Quand noutron père no menâve pè la man po no montrâi on novi petit frâre que l'étai vagnâi outre la né — l'étai adi outre la né que l'arrevâvant — on étai tot dzoïâo. Et, quemet on vayâi que po lè petit tsat ein avâi dâi z'on qu'on tiâve et dâi z'autro qu'on gardâve, on demandâve ào père ein lâi montreint lo petit mousse dein son bri :

— Père, stisse, vâo-t-on l'élève ?

Et ào bounan, quand lo père et la mère no baillivan dâi taquenisse que lo bounenfant lâo z'avâi bailli pè no, on étai tot benaise. On lutséhive de dzouïo. On étai tant guié que dâi coup on abölliâve de pas pessi dein sè tsausse et on desâi à la mère ein alleint droumi :

— Mère, lè bin damâdzo qu'on ausse pas mé d'on père et d'onna mère po avâi dâi mouï de preseint.

Et vâ ! on savâi pas tant de clli commerce, dein noutron vilhio teimis, po dere quemet lè z'einfant vignant ào mondo. Quand on no desâi que no z'étai arrevâ on petit bouibo, on démandâve lo premi affére :

— Sébahia se la mère lo sâ ?

Quauque z'annâie apri, on recordâve dein lo catsimo d'Osterwa que lè z'hommo l'avant étai fé avoué de la pufa de la terra. N'étai pe rein quiestion de cudre et de tchou. On étai dâi boute dza prâo grand. Mâ on lâi compregnâi pas mé avoué la pufa qu'avoué lè tchou. Tot parâi, no seimblâve que po fêre on nègre faillâi que cllia pufa sâi omète de la pufa de tserbon et que lè mère dâi petit bouibo nègre dein lâo nèn dévesant avâi, no pas dâo laci, mâ dâo café. Quand on è bouibo, tot parâi ! Vaitc quemet on étai no, lè mousse de mon dzouveno teimis.

N'è pas ora que sant dinse, lè merdâo dâo dzo de vouâ. Attiuta-vâi ! L'autr'hi, mons Clliouin que l'avâi on grandzi que s'appelâve Djan Guegnat, ie vâi lo petit bouibo à clli grandzi, lo François, et lâi fâ :

— Accuta, Francelet, vîn avoué mè à l'ottô. Tè vu montrâ ouquie.

Lo Francelet, que l'amâve bin mons Clliouin, l'eimpougne pè la man. Adan, lo mons Clliouin lâi a montrâ dein on bri tot batteint nâovo on tot petit z'einfant que lâi étai vagnâi dôu dzo dévant.

— Vouâite lo galé bouibo que no z'ai atsetâ à Lozena, que fâ lo mons.

— Vo que vo z'ite retso, so repond lo Francelet, vo lè z'atsetâ à Lozena. Tsî no qu'on è poûro, on n'a pas lo moïan de lè z'astetâ, adan... lè ma mère que lè fâ !

L'AGRESSEUR

Conté.

CHEZ Madame Dupraz, la soirée s'était écoulée à raconter des aventures d'agresseurs et de criminels. Chacun y était allé de son petit récit et quand l'heure de se retirer sonna pour Mademoiselle Redard, elle était bouleversée.

Mademoiselle Redard, vieille fille d'une quarantaine d'années, se complaisait à la lecture de romans rocambolesques et prenait part à des séances de spiritisme. Très superstieuse, elle doutait de l'existence de Dieu, mais croyait aux déclarations des diseuses de bonne aventure et aux révélations des tables tournantes. Elle s'imaginait vivre entourée d'esprits multiples, elle nageait continuellement dans le mystérieux. Un rien l'impressionnait, aussi les histoires d'au-delà, comme les histoires d'assassins la terrorisaient-elles toujours. Pour peu que le narrateur sut écarquiller les yeux, assourdir la voix et crisper les doigts, son interlocutrice pâlissait en l'écouter.

Or, ce soir-là, Mademoiselle Redard avait été particulièrement excitée. Toute tremblante, elle se leva, puis, ayant salué la compagnie, elle sortit.

Il faisait froid. Frileuse, elle ferma le col de son manteau et, le tenant des deux mains, elle se hâta de regagner son domicile. Les rues désertes prenaient un aspect désolé. Dans le brouillard, les choses apparaissaient voilées : les maisons s'estompaient, les lumières électriques s'effaçaient, de rares passants fuyaient en toussant, fuyaient comme des fantômes...

Mademoiselle Redard habitait hors de ville. Pour se rendre chez elle, force lui était de prendre un chemin noir, peu fréquenté. Elle allait s'y engager, quand, soudain, elle prend peur. Des souvenirs étranges la hantent. Elle s'arrête, hésitante, et n'ose se remettre en marche. Elle s'arrête longtemps, puis le temps passant vite, elle se décide à pénétrer dans l'obscurité où ses pas résonnent. Effrayée, elle pressent un malheur prochain. Elle va, l'oreille attentive au moindre bruit. Tout à coup, il lui semble que quelqu'un vient à sa rencontre. Elle s'immobilise, écoute, pétrifiée, la respiration suspendue. On approche. Elle s'appuie à la barrière du chemin. Un individu passe, une casquette sur les yeux, l'allure nonchalante. Il la dévisage et continue sa route. Alors, Mademoiselle Redard, perdant la tête, se met à courir, échevelée. Elle croit que cet homme la suit, qu'il va se jeter sur elle, la frapper. Des tisons s'insinuent à la

racine de ses cheveux, elle veut crier, sa voix ne sort pas. Mademoiselle Redard se retourne : l'homme est là, il a rebroussé chemin ! Il grandit maintenant, dans le brouillard. Mademoiselle Redard s'élance en avant, tous les nerfs de son corps tendus pour une fuite éperdue. L'homme se met à courir aussi. Il gagne du terrain, il crie : « Arrêtez-vous ! » Cette sommation fouette le sang de Mademoiselle Redard qui redouble de vitesse, tente de s'arracher par un effort désespéré au danger qui la menace. Derrière elle, à quelques mètres la voix éclate plus impérieuse : « Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous ! »

Le misérable n'a qu'à bondir et il aura sa proie, et il l'étrangler, peut-être...

Mademoiselle Redard défaille, quand le bout du chemin apparaît. Elle voit de la lumière, là-bas, elle se précipite vers cette lumière. C'est un bec de gaz au pied duquel un agent de police surveille la place.

— Arrêtez-vous !

Mademoiselle Redard se jette, tombe, s'abat sur la poitrine de l'agent :

— Au secours ! hurle-t-elle, au secours ! Au secours !

L'individu saute de côté, l'agent le saisit au poignet :

— Quel mal voulez-vous à cette femme ? s'écrie-t-il.

Alors, très poliment, la casquette à la main, le jeune homme après s'être incliné s'explique : « Cette dame, dit-il, a laissé tomber son réticle dans le chemin et je désirais le lui rendre. Le voici. Excusez-moi. »

André Marcel.

UNE TOILE SPÉCIALE POUR MOUCHOIRS. — Un prévenu est appelé à s'expliquer devant le tribunal, au sujet de coups et blessures données à sa femme, qui en est restée estropiée.

— Il n'y a pas, dans cette affaire, de quoi fouetter un chat... Je n'ai frappé ma femme qu'avec mon mouchoir !

Alors la plaignante interrompit d'une voix tremblante :

— Oui ! mais il se mouche avec ses doigts.

UNE LETTRE CURIEUSE

LA Revue historique vaudoise a publié jadis une lettre inédite trouvée dans les archives du château de La Sarraz, écrite deux jours après l'exécution du major Davel par le lieutenant-baillival Isaac Loys de Bochat. On ne la lira pas sans émotion. Voici le récit de l'exécution proprement dite :

« ...Etant monté sur l'échafaud, il s'avanza sur le bord pour parler au peuple qui était accouru de tous côtés. Il y avait des gens de Genève, de Neuchâtel et de plusieurs endroits du pays ; il y eut de plus des Anglais, entre autres le fils du duc de Montroff. Ils furent au château entendre la procédure et de là descendirent à Vidy. Davel commença son discours... puis s'avançant du côté des ministres qui étaient là, entre autres M. de Saussure, qui devait faire l'exhortation et la prière, il lui dit : « Monsieur, vous pouvez me dire ce qu'il vous plaira. » M. de Saussure fit assurément un très beau discours... fit ensuite une très bonne prière, pendant laquelle, aussi bien que pendant que Davel parla, il y eut un si profond